

cramponnant de toutes ses forces au bras du grenadier.

— Eh, pardieu ! il est au Garzenich condamné à mort ?

A ces mots ses jambes fléchirent.

— Eh bien ! qu'est-ce qui te prend ? s'écria la Mitraille en soutenant l'enfant prête à tomber. Ne le savais-tu pas ? C'est un coup monté par ces brigands de Piémont. Aussi bien nous voulons en finir aujourd'hui.

— Condamné à mort ! reprit Juméli ; mais pourquoi ? pourquoi ? Qu'a-t-il fait ?

— Rien, pardieu ! que ce qu'un bon soldat doit faire, et nous n'en finissons pas si je te racontais cette histoire. Je te dirai ça plus tard. Va-t'en chez toi maintenant : c'est là une affaire qui ne regarde pas les femmes, et, depuis le temps que tu me fais causer, j'en aurais déjà châté au moins un.

— La Mitraille, encore un mot, un seul, s'écria la zingilé en serrant le bras du soldat avec plus de force. Dis-moi seulement de quel crime on l'accuse, et Juméli ne te demandera plus rien.

— Pardieu ! c'est toujours la même pêtise qu'il y a deux ans, à Saint-Coar, quand M. de Foncolombe a été assassiné. Depuis ce temps, ceux de Piémont soutiennent que c'est M. de Lourmel qui a fait le coup. Si ça ne fait pas dresser les cheveux sur la tête, entendre de pareilles aneries.

— Il y a deux ans... à Saint-Coar, dit Juméli, en devenant plus pâle encore ; et c'est pour cela...

— Oui, cent fois qui ! Le diable emporte les femmes ! s'écria la Mitraille en faisant un nouvel effort pour se dégager.

Cette fois, il y réussit. Juméli, anéantie, était tombée contre le mur qui l'empêcha seul de rouler jusqu'à terre ; et libre enfin, le grenadier s'élança sur les traces de ses camarades qu'il rejoignit à l'entrée de la place de New-Markt.

C'était là surtout que le désordre était au comble. Plusieurs bandes de l'un et de l'autre régiment, au nombre d'environ de quatre ou cinq cents hommes, y livraient le combat le plus acharné, le plus sanglant que cette place eût jamais eue.

Au moment où la Mitraille entraînait la sanglante mêlée, M. de Boisclairieu arrivait du côté opposé pour tenter de mettre un peu d'ordre pour ce tumulte trop grand ; ses efforts furent inutiles : il fut entraîné, enveloppé, poussé en tous les sens par cette foule furieuse. Les quelques cavaliers d'escorte qu'il avait amenés avec lui suffisaient à peine à le garantir contre la pression qui menaçait de l'étouffer.

Tout à coup un roulement de tambours retentit et les vociférations cessèrent comme par enchantement. De cette mer humaine, il ne s'éleva plus qu'un murmure confus semblable au bruit sourd de la houle, qui gronde encore après la tempête. M. de Castries venait d'entrer sur la place à la tête d'un détachement du régiment de Couronne.

Il fit arrêter le détachement, mit pied à terre et s'engagea seul au milieu de la foule qui s'ouvrait devant lui avec un empressement respectueux. Les bras levés retombèrent, les têtes s'inclinèrent, tous les yeux se baissèrent devant le regard et la tête haute du général qui s'avança lentement jusqu'au centre de la place. Là il s'arrêta et, jetant un regard méprisant sur l'émée plus qu'à demi vaincue, d'une voix impérieuse et dure :

— A vos rangs ! dit-il.

C'est à peine s'il parla plus haut qu'il ne l'eût fait dans la conversation, et cependant tous ces hommes, même les plus éloignés, reconnurent la voix qu'ils avaient entendue si souvent accompagnée du bruit du canon. Ils obéirent ; un seul osa s'approcher pour protester, mais devant ce regard impérieux, devant cette tête qui imposait le respect, il recula confus et entra dans les rangs. En quelques instants, Piémont et Anvergne étaient séparés et rangés en silence aux côtés opposés de la place.

Le marquis, se tournant alors vers MM. de Rochambeau et de Lussan qui venaient de le rejoindre avec son état-major :

— Messieurs, leur dit-il, vous remettrez entre les mains du grand prévost les dix plus anciens soldats de vos régiments. Ils répondront pour tous des scènes de désordre qui viennent de se